

ROMAN



COLLECTION  
Histoires d'histoire

# La Princesse de Sant Julia

Hugues Lafontaine



Editions  
Chemins de tr@verse

sur   
Bouquineo.fr

**H**ugues Lafontaine

## La Princesse de Sant Julia

**A** La Seu d'Urgell, ville d'Espagne aux portes de la Principauté d'Andorre. Marietta, encore enfant, rêve d'une légende que lui racontait sa mère, une légende où la Princesse Xipaguazin Moctezuma, fille de l'empereur des Aztèques, épousait leur présumé ancêtre, le baron de Toloriu, après la prise du Mexique par Cortès. Elle avait avec elle tous ses bijoux, trésor qu'elle emporta dans sa tombe et qui ne fut jamais retrouvé. Marietta grandit et rêve au joli Roberto, apprenti dans la boulangerie voisine. Ses boucles dorées et sa gouaille ont su séduire la petite femme qui germait en elle. En 1936, la guerre civile éclate en Espagne. La Seu d'Urgell est dirigée par un comité révolutionnaire vite dominé par les anarchistes, et Roberto devient l'un d'eux. Le père de Marietta refuse de livrer sa boutique et de travailler à la coopérative. La famille prend le chemin de l'exil.

Marietta et son petit frère connaîtront la dure existence des réfugiés. Ils grandiront à Sant Julia, village frontalier en Andorre et terre d'accueil pour les fugitifs des deux camps. Ils connaîtront la crainte de l'invasion dans un petit pays défendu par une garnison française. Ils se nourriront de haine et d'espoir. Ils y vivront deux guerres, la guerre civile en Espagne et la guerre mondiale, avec toutes ses privations. Ils côtoieront des contrebandiers, des espions, des traîtres mais surtout un réseau bien authentique de passeurs : celui qui fit passer tout un régiment de soldats polonais cachés en France, qui, de Sant Julia, furent guidés vers Barcelone d'où ils purent aller reprendre le combat en Italie contre les nazis. Roberto fuira lui aussi l'Espagne et trouvera refuge à Sant Julia où Marietta ne l'attendait pas. Elle pouvait tout pardonner à Roberto par amour pour lui, mais la guerre, elle, ne pardonne pas.

Une grande histoire d'amour, sur un fond d'Histoire et de légendes, au cœur des Pyrénées.

**D**irection éditoriale  
Séverine Klein  
Yves Morvan

www.bouquineo.fr  
978-2-313-00352-7  
22€

## Préface de l'éditeur

Hugues Lafontaine, mêlant avec beaucoup d'habileté la grande et la petite histoire, fait de la relation amour-haine qui lie la toute jeune Marietta et l'anarchiste Roberto l'angle d'attaque idéal pour découvrir, de l'intérieur, la période trouble de la guerre d'Espagne et de la Seconde Guerre mondiale, telle qu'elle a été vécue dans cet entre-deux qu'est la Principauté d'Andorre.

Yves Morvan

## L'auteur

Né en 1954 en Normandie, Hugues Lafontaine est licencié d'Histoire de la faculté de Rennes. Il s'installe en Andorre en 1998 pour raisons professionnelles, s'en éloigne ensuite quelques années pour prendre un poste de proviseur-adjoint à Perpignan. Il apprend le catalan et s'intéresse à l'Histoire de l'Andorre et de ses environs. Ses articles sont publiés dans la revue trimestrielle de l'Alliance Andorrano-Française qui continue sa publication en ligne sous le nom de *Feuillet de l'Alliance*. Une personnalité andorrane dont le père a dirigé un réseau de résistants et de passeurs pendant la Seconde Guerre mondiale lui confie un exemplaire du récit fait par ce dernier. L'idée d'un roman commence à germer. Une excursion dans un village perdu dans les Pyrénées espagnoles lui fait découvrir une étrange plaque en français sur le fronton de l'église. Il a trouvé matière à un nouveau sujet historique mais aussi à un roman : *La Princesse de Sant Julia*.

Éditions  
Chemins de tr@verse

sur



Toute diffusion de son contenu, sans l'autorisation expresse de l'éditeur, sous quelque format que ce soit, viole les lois relatives au droit d'auteur et expose le contrevenant à des poursuites judiciaires.

© Éditions Chemins de tr@verse, Paris, 2011

Isbn Pdf : 978-2-313-00303-9

Isbn Epub : 978-2-313-00304-6

Dépôt légal : Novembre 2011

Édition de novembre 2011

Éditions Chemins de tr@verse – 2, rue Pierre Sénard – 75009 PARIS

Photo de couverture : © José Hemaiz- Fotolia.com

Charte graphique de couverture : Claire Sidoli

HUGUES LAFONTAINE

# La Princesse de Sant Julia

ROMAN

ÉDITIONS CHEMINS DE TR@VERSE



## Avertissement

Ce livre est une fiction mais on y rencontre des personnages réels, qui appartiennent à l'Histoire. On peut les retrouver dans mes principales sources : *La Gestapo en Andorre* de Antoni Forne Jou, *Andorra durant la guerra civil espanyola* de Amparo Soriano, *Andorrans Als Camps De Concentracio Nazis : Aspectes D'Andorra Durant La Segona Guerra Mundial* de Roser Porta et Jorge Cebriàan, *Vima* et *El Querforadat* de Rosalia Pantebre.

Hugues Lafontaine

## TABLE DES MATIÈRES

LA SEU D'URGELL, 1936	9
VALLÉE DE SANT JOAN, HIVER 1936	21
SANT JULIA, FÉVRIER 1937	37
SANT JULIA, HIVER 1938	71
UN PRINTEMPS 1939 À SANT JULIA	95
LA DAME BLANCHE	112
SANT JULIA, DE L'AUTOMNE 1939 AU PRINTEMPS 1940	138
LES ANNÉES 40 À SANT JULIA	163
ANDORRE, LE TEMPS DES PASSEURS	190
FONTANEDA, PAR UN JOUR DE CORRIDA	217
TOLORIU, LA PRINCESSE SUR SES TERRES	237

## CHAPITRE 1

### LA SEU D'URGELL, 1936

De la maison, je me souviens un peu car papa avait su y maintenir du bonheur après la disparition de maman, que Dieu avait rappelée à lui après une longue maladie. Les pleurs, nous les avons enfouis dans les épaules de chacun, moi et Cheno serrés contre lui, et lui serré contre nous, son fils et sa fille, ses lendemains.

Maman était partie un quatre juillet, trois jours avant la *fiesta major*<sup>1</sup>, et, pour la première fois, ses doigts fins de couturière n'avaient pas aidé à la préparation de cette fête. Cette année, nous étions restés à prier pendant que les sardanes s'élançaient de la *plaça del Patalin*. Tard dans la nuit, les musiques du bal cerdan avaient troublé notre recueillement... et puis la vie avait repris son cours.

La vie avec papa ne s'écoulait pas aux étages ; notre vie, elle était

---

<sup>1</sup> Fête du village.

dans la boutique avec ses odeurs mêlées de jambons, de saucissons et les espadrilles qui pendaient au bas plafond, et les clients qui restaient une heure ou plus à palabrer devant le *moscatal*<sup>2</sup> qu'ils remontaient eux-mêmes de la cave avant de poser leurs piécettes sur le comptoir et d'emporter deux trois victuailles et un flacon.

J'y courais après l'école. Je faisais mes exercices au plus vite, j'aidais Cheno à faire les siens, ou plutôt je faisais les exercices de Cheno trop pressé d'aller jouer, et je secourais mon papa perdu dans ses comptes. Il était 6 heures du soir et papa était debout depuis plus de quatorze heures ! La fatigue était là et il s'épuisait encore dans les calculs auxquels il n'avait jamais rien entendu.

Quatre heures du matin, c'était le secret de la boutique de papa. Il partait avant l'aube dans le camion Ford pour lequel il s'était endetté et il allait de ferme en ferme marchander le lait et les œufs frais. À huit heures, il était de retour à la boutique, le temps de décharger, de tout poser sur l'étal et d'attendre ses premiers clients en nous préparant le café au lait avec le pain grillé passé au sucre en poudre.

Le pain frais, j'allais l'acheter à la *tienda* toute proche. Le plus souvent, c'était la Carmen qui servait, la femme de Marcelo le boulanger. Jamais un sourire n'échappait de ses bajoues, jamais un mot de courtoisie ne répondait à mes mots de politesse. Seuls ses doigts vivaient en elle, ses doigts d'où dès le petit matin coulait la sueur qui collait sur les pièces de monnaie qu'elle comptait toujours par trois fois, n'y en eût-il eu que deux, avant de les enfouir dans son tiroir-caisse. Parfois, c'était Roberto qui tenait la caisse, mais très rarement : Roberto m'avait dit que « la vieille » avait trop peur qu'il « chipe » dans la si précieuse caisse si bien qu'on ne la lui confiait

---

<sup>2</sup> Vin doux espagnol.

qu'en tout dernier ressort. Au sourire malin du garçon, je me disais que la Carmen n'avait peut-être pas tort de se méfier.

Roberto était joli garçon, ne pouvais-je m'empêcher de penser. J'essayais de ne point le penser trop fort pour ne pas à avoir à m'en confesser au terrible Frère Joan ! Mais j'aimais ses yeux vifs, son nez moqueur et les bouclettes blondes qui encadraient un visage aux joues un peu rouges. Roberto avait quatorze ans en 1936, deux ans de plus que moi, quatre ans de plus que Cheno. Cela faisait trois ans qu'il travaillait à la *tienda*, à pétrir la farine et à passer le balai depuis l'aube, depuis que l'orphelinat l'avait posé là.

Cheno préférait mille fois quand c'était le petit Roberto qui nous servait. Il y avait toujours une friandise dérobée qui filait dans le bec de mon petit frère. Cheno, de son vrai nom Augusto, c'était le portrait de papa, la moustache en moins et les cheveux en plus. Une bouille ronde et des yeux très noirs qui lui mangeaient le visage. Un corps petit et déjà un peu gras. Je vous ai un peu dit Cheno, je vous ai dit papa avec en prime la rondeur, la calvitie et la moustache qui souriait si bon.

Le soir, je disposais la table selon la volonté de papa : je mettais quatre assiettes, quatre verres, quatre couteaux et quatre fourchettes, comme si nous étions encore quatre. Avant de commencer le dîner, nous disions la prière, tournés vers la grande photo de maman cadrée au-dessus du buffet, de maman à table avec nous.

Je me souviens de ces samedis soirs, ne sachant encore combien ils compteraient pour moi, où papa se permettait son petit écart de la semaine, à la *bodega* de l'Andorran. Deux ou trois *anisettes* pendant que j'aidais la Maria Jesus, son épouse, à reprendre son linge, une heure ou deux peut-être à parler de la situation qui s'aggravait, de la

République, pour laquelle papa avait voté, maintenant en danger avec la rébellion qui avançait toute lointaine encore mais qui avançait. Papa parlait peu, l'Andreu un peu plus. L'Andorran ne cessait de dire qu'il quitterait ce pays de fous pour retourner chez lui. On parlait d'assassinats de prêtres et à chaque fois, l'Andreu se moquait de papa et de son vote républicain. Le premier avertissement sérieux tomba en l'été 36 quand notre évêque, le Prince d'Andorre (!), fut arrêté à la frontière, comme un vulgaire contrebandier !

« Tu te rends compte de cela, Pepe ? Notre prince, votre évêque, traduit devant votre comité révolutionnaire ! Et tu as voté pour ça ? Combien avais-tu bu d'anisettes avant d'aller aux urnes ? »

Papa ne pipait mot. Papa buvait son verre. Papa savait alimenter sa boutique. Papa savait travailler dur. Papa savait nous aimer, papa ne savait pas parler politique.

Et puis le comité révolutionnaire avait laissé partir notre bon évêque, les hommes et femmes de foi encore nombreux dans le comité l'ayant emporté sur le fanatisme. Notre évêque, Justi Guitart, était parti en Andorre, comme notre médecin, comme le pharmacien, comme beaucoup d'autres encore.

Le dimanche, papa passait une bonne heure à vernir nos souliers avant de nous amener à la cathédrale toute proche. Il mettait son costume noir, sa chemise blanche, sa cravate noire, ses chaussures noires. Cheno était comme un petit papa, vêtu tout comme lui. J'avais une longue robe noire qui me vieillissait de vingt ans au moins. Trois ans après sa mort, nous portions encore et toujours le deuil de maman. La cathédrale était pleine de monde aux temps de paix, très vite beaucoup plus clairsemée après la fuite de notre évêque, mais nous restions toujours à la même place, dans le fond, modestement, portant

le souvenir de maman dans nos prières.

Après la messe, nous mangions le poulet que papa avait rapporté d'une ferme amie et, luxe suprême, une orange au dessert. C'était notre dimanche.

Et puis il n'y eut plus de messe. Alors Papa nous emmena dans la cathédrale désertée, le soir, et nous étions tous les trois, seuls à prier pour maman, ignorant les croyants furtifs qui priaient, eux aussi, cachés derrière une colonne et qui s'éclipsaient en silence, avec un temps d'arrêt après avoir poussé la porte, passant un œil, s'assurant que personne ne les verrait sortir. Tous ces gens qui se saluaient autrefois d'un signe poli en rejoignant les travées, qui parfois devisaient agréablement sur la place à la fin de l'office, s'ignoraient maintenant, et voulaient surtout être ignorés.

Comme s'ils avaient la honte de prier encore. Ou la peur.

Pourtant, la messe dominicale avait de tout temps donné vie à La Seu, à ses ruelles mornes et paresseuses en semaine, qui s'animaient aux jours de marché pour déborder aux jours de foire. Ces jours-là, on ne reconnaissait plus notre gros village. Je me souviens encore des troupeaux de moutons qui envahissaient les rues jusqu'au parvis de la cathédrale ! L'an dernier, il y avait eu tant de monde que papa m'avait confié la caisse à la boutique. Que j'étais fière de rendre la monnaie, et que Cheno m'enviait, caché à l'autre bout du comptoir.

Parfois l'après-midi, papa nous emmenait au match de football pour le bonheur de Cheno qui brillait à ce jeu dans la cour de l'école. Moi je m'y ennuyais ferme, trouvant mes rares moments de distraction quand Roberto, un autre habitué du stade, venait baisser sa casquette pour nous saluer poliment, papa d'abord, moi ensuite, et un bonbon pour Cheno avant de rejoindre ses deux copains. En fait, ils ne

faisaient que vitupérer contre les visiteurs et contre l'arbitre pendant toute la partie, sans trop regarder le ballon et sans vraiment s'intéresser au match. Tout était prétexte à gronder, et fort ! Mais parfois Roberto avait un regard dans ma direction, et je crois qu'il réalisait la grossièreté mal venue de ses imprécations de petit fripon. En présence d'une jeune fille ! Pendant quelques minutes, il se taisait, et puis très vite, il faisait comme ses amis. Et il criait même plus fort qu'eux.

Papa s'en amusait et riait de bon cœur au jeu des trois gredins, comme s'il avait lui aussi envie de traiter l'arbitre de tous les noms, comme le gamin mal élevé qu'il n'avait jamais été !

Et puis le soir venu de ces bons dimanches, papa restait avec nous. Papa nous racontait l'histoire, la seule qu'il savait, celle que maman lui avait racontée et qu'il n'avait pas oubliée.

Son récit nous emmenait à Toloriu, ce village au pied du Cadi où était née maman et où elle avait voulu être enterrée, derrière l'église, au milieu de tous les Grau, sa famille, Toloriu dont on disait en catalan : « a on les bruixes hi fan el niu », *là où les sorcières ont fait leur nid.*

Parfois, au lieu d'aller au stade, nous allions prier sur la tombe de maman, et puis papa nous emmenait voir son frère Ramon Luis. L'homme, seul et bourru dans sa ferme écrasée sous les monts blanchâtres, où les moutons paissaient en toute liberté dans les vastes champs, accueillait son jeune frère d'une tape sur l'épaule. Ses effusions étaient les mêmes avec nous, et c'était tant mieux, tant j'étais soulagée qu'il ne pose pas sur mes joues ses grosses moustaches blanches où grouillaient des tas de petites bêtes... ou du tabac à rouler...

Papa repartait avec des œufs, des poulets, des lapins, pour toute la

semaine, qu'il réglait rubis sur l'ongle car le frère aimait son cadet mais pas au point de lui faire cadeau des produits de la terre. Papa ne ressortait pas mécontent de l'affaire.

Alors voilà tout ce que j'aurais su de Toloriu, un maquignonage dominical de frères épiciers, si maman, qui avait lu mille fois plus que papa, si mille fois plus que rien est encore quelque chose, ne lui avait dit la légende qu'il nous avait répétée.

C'était toujours dimanche, le soir dans ma chambre et papa qui ne savait raconter récitait ce que maman lui avait rabâché. C'était l'histoire d'une princesse qui avait suivi un conquistador depuis l'Amérique. Son père, l'empereur Moctezuma avait été lâchement assassiné par les conquérants espagnols, et la pauvre princesse avait été déportée en Espagne avec ses frères et sœurs. Bien heureusement pour elle, elle fut confiée à la garde du baron de Toloriu, notre ancêtre avait dit maman, et ils s'aimèrent. La princesse était venue de son pays couverte de bijoux et les rares fois où elle se promenait dans le village, les habitants étaient tout en admiration de l'or qui la couvrait. Cela dura, hélas, peu de temps. La jeune et belle femme s'ennuyait loin de son pays, malgré l'amour de son époux et la naissance d'un fils, et à tant s'ennuyer, elle finit par en mourir ! Elle avait tout juste vingt-quatre ans et elle fut enterrée avec tous ses bijoux comme elle l'avait voulu. Et Papa de conclure :

« Ces bijoux, on ne les a jamais retrouvés même si les pilleurs de tombes ont retourné la terre de tout le pays. Mais je sais que toi seule es digne de les porter, Marietta, ma fille, car ils sont ceux de ton aïeule, la grand-mère de ta grand-mère ou plus loin encore. Et toi, mon Chenon, à toi seul revient la couronne du Mexique. Mes petits princes... »